

## À propos de l'opposition : « Figuratif vs thématique »

Joseph Courtès

Université de Toulouse-Le Mirail

Jusqu'ici, nous avons considéré que la composante sémantique d'un discours donné (verbal ou non verbal) pouvait s'articuler selon l'opposition figuratif vs thématique, eu égard à la prise en compte ou non de la perception sensible : telle était l'option choisie par *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Hachette, 1993, 4<sup>e</sup> édition, 2001). Dans notre *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, (Hachette, 1991, 4<sup>e</sup> édition : 2001) nous avons donc été amené à préciser que « nous qualifions, (...) de **figuratif** tout signifié, tout contenu d'une langue naturelle et, plus largement, de tout système de représentation (visuel, par exemple), qui a un correspondant au plan du signifiant (ou de l'expression) du monde naturel, de la réalité perceptible. *Sera donc considéré comme figuratif*, dans un univers de discours donné (verbal ou non verbal), *tout ce qui peut être directement rapporté à l'un des cinq sens traditionnels* : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher ; bref, tout ce qui relève de la *perception* du monde extérieur » (p. 163).

Et nous continuons notre propos en reconnaissant que « par opposition au figuratif, le **thématique** est à concevoir comme n'ayant aucune attache avec l'univers du monde naturel : il s'agit ici de contenus, de signifiés des systèmes de représentation, qui n'ont pas de correspondant dans le référent. Si le figuratif se définit par la perception, *le thématique, lui, se caractérise par son aspect proprement conceptuel*. Ainsi, l'/amour/ ou la /haine/, la /bonté/ ou la /méchanceté/ n'existent pas, si l'on peut dire, au plan de la perception : ce sont des concepts abstraits. Ce qui relèvera des cinq sens, en revanche, ce sont les gestes d'/amour/ ou de /haine/, de /bonté/ ou de /méchanceté/, qui d'ailleurs seront variables selon les univers socioculturels. On distinguera soigneusement, par exemple, le concept d'/érotisme/, qui est d'ordre strictement thématique, et ses modes concrets d'expression - différents selon les contextes culturels - qui, eux, prennent place au plan figuratif ».

« Figuratif et thématique sont ainsi à la fois opposés et complémentaires : le figuratif a trait au monde extérieur, saisissable par les sens ; le thématique concerne le monde intérieur, les constructions proprement mentales avec tout le jeu des catégories conceptuelles qui les constituent » (p. 164).

Cette distinction s'appuyait historiquement sur la distinction proposée au siècle dernier par Ampère entre les «sciences cosmologiques» et les «sciences noologiques» et reprise fondamentalement dans le discours phénoménologique. Elle a été ainsi adoptée par A.J.Greimas - *via* M. Merleau-Ponty en particulier - dans son opposition entre «extéroceptivité» et «intéroceptivité», l'ensemble étant subsumé par la «proprioceptivité» (dont toute l'importance apparaît avec, aujourd'hui, l'insistance sémiotique sur le corps propre, sur le «corps sentant»).

C'est évidemment la même opposition que l'on retrouve, depuis de nombreux siècles, entre le sensible et l'intelligible (le corps et l'âme), telle qu'elle est reprise en sémiotique visuelle par un J.-M. Floch dans son ouvrage *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, titre dont la première partie est reprise à C. Lévi-Strauss, et la seconde à M. Merleau-

Ponty (*L'œil et l'esprit*, Gallimard, 1960) qui, lui-même, se situait dans la ligne d'E. Husserl et de M. Heidegger.

Pour notre part, nous avons proposé plus récemment dans le domaine de la littérature orale<sup>1</sup>, une distinction entre les «motifs narratifs» et les «motifs sémantiques». À vrai dire, le motif narratif correspondait à un thème sous-jacent, alors que les motifs sémantiques seraient des ensembles récurrents de figures indépendamment de leur distribution narrative.

À partir de là nous nous sommes interrogé, pour savoir si le figuratif avait vraiment besoin de prendre appui sur le monde naturel sensible (vue, ouïe, goût, toucher, odorat) pour sa définition, ce qui est gênant dans la mesure où on veut sauvegarder en sémiotique le principe d'immanence, sans recours donc au référent. Il nous semble aujourd'hui que le moment est venu d'abandonner une perspective strictement phénoménologique - telle qu'elle a été reprise dans le cadre d'une analyse comparative des cinq sens par un J. Fontanille dans ses «Modes du sensible et syntaxe figurative», *Nouveaux actes sémiotiques*, PULIM, n° 61-63, 1999 - pour une approche proprement sémiotique, mieux à même de fonder la distinction entre le figuratif et le thématique.

En ce sens, nous serions d'abord tenté d'affirmer en un premier temps (comme nous l'avons écrit quelque part) que le thématique est un niveau du discours qui est sous-tendu par une structure narrative stable (un peu comme dans les «motifs narratifs»), ce qui ne serait pas du tout le cas d'une donnée figurative susceptible d'être prise en charge par une multiplicité de programmes narratifs, et d'y occuper des fonctions différentes selon les contextes. Cela dit, il est clair qu'une figure donnée n'est jamais seule dans le cadre du discours : d'où des isotopies et des parcours figuratifs possibles où, entre les figures, s'instaurent des relations syntagmatiques, nécessaires à l'apparition du sens.

Par ailleurs, que le thématique soit d'ordre pragmatique, cognitif ou pathémique, le terme (ou le syntagme) retenu recouvre en fait une organisation narrative propre, ce qui ne saurait s'appliquer toujours au figuratif. Ainsi, par exemple, le «don» serait pour nous d'ordre thématique car il subsume tout un PN (avec un «donateur», un «bénéficiaire», l'«action» de donner et l'«objet» donné), quitte à ce que chacun de ces rôles actantiels corresponde à un élément - toujours variable selon les contextes d'emploi - du niveau figuratif.

Dans cette perspective, le figuratif correspondrait alors à la superposition d'un élément concret spécifiant le rôle actantiel en jeu, de type plus abstrait. À cet égard, le thématique serait donc d'ordre plus générique, le figuratif de nature plus spécifique, susceptible d'évoquer de manière quasi «réaliste» une relation d'iconicité, de ressemblance avec le «réel». En d'autres termes, la définition de données figuratives comporterait plus de traits sémantiques définitionnels que celle des éléments thématiques.

Cela dit, on peut se demander s'il ne faudrait pas, par exemple, distinguer les entités (= les «objets du monde») des procès, relations ou qualités dans la mesure où ces derniers sont souvent (sinon toujours ?) sous-tendus par une structure narrative inhérente. Soit le verbe «aller» (= «se déplacer d'un endroit à un autre»), dans le domaine spatial, qui implique un sujet de faire et un sujet d'état (en relation syncrétique : «je me déplace») et naturellement l'«objet» visé (le nouvel «espace» à atteindre). Ce qui signifierait que l'organisation narrative sous-jacente n'est évidemment pas un critère suffisant pour distinguer le thématique du figuratif.

Nous sommes alors invité à reconnaître finalement que la relation entre le thématique et le figuratif n'est pas d'ordre substantiel (comme dans le cadre phénoménologique qui oppose par exemple en philosophie le «nouménal» au «phénoménal», ou, comme Ampère, les sciences «cosmologiques» aux sciences «noologiques»), mais seulement relationnel ; le thématique serait à tendance plus générique (comportant moins de traits

définitoires), le figuratif tourné vers le plus spécifique (avec de plus en plus de traits) sans que l'on puisse tracer entre eux une ligne précise de démarcation, la relation en question étant non pas d'ordre catégoriel, mais graduel, fonction aussi du contexte : ainsi, le «moins thématique» deviendrait peu à peu en quelque sorte de plus en plus «un peu figuratif», et lorsque le «figuratif» aurait tendance à être plus englobant, il entrerait graduellement dans la sphère du «thématique».

Soit par exemple le cas de la /richesse/ : s'agit-il de thématique ou de figuratif ? Ne sommes-nous pas ici à l'articulation même de cette catégorie ? Dans l'univers du conte populaire, par exemple, la «richesse» est de type générique, tandis que «beaucoup d'argent» ou de «grandes propriétés», ou de beaux «châteaux», ou de «grands biens», seront, par rapport à elle, autant de spécifications possibles. La richesse, qui, en un premier temps, pourrait sembler relever uniquement du thématique peut aussi bien s'inscrire dans le domaine du figuratif, car il s'agit là – quelque en soit l'expression concrète - d'une donnée pour ainsi dire «palpable», relevant d'un ou plusieurs des cinq sens traditionnels.

Ceci n'exclurait pas évidemment que le thématique soit considéré comme plutôt conceptuel ou abstrait, tandis que le figuratif pourra, le cas échéant, donner davantage une impression ou une illusion de «réalité» (dans le cas où la relation d'iconicité est à son maximum) : mais nous sommes alors au niveau des effets de sens.

Soit par exemple, le domaine pictural. Un tableau de Nicolas Poussin (XVI<sup>e</sup> s.) est essentiellement figuratif, comportant une multitude de traits qui le font évoquer, par exemple, une scène «réelle». Avec le Cubisme (Pablo Picasso par exemple), le nombre de traits a diminué, les perspectives peuvent s'entremêler : le figuratif l'est beaucoup moins que chez Poussin. Si l'on prend Paul Klee, il reste encore parfois quelques traits visuels d'ordre iconique, verbalisables, mais l'on se rapproche déjà davantage du domaine thématique, celui où s'inscrira par exemple l'oeuvre d'un Wassily Kandisky chez qui le figuratif atteint pour ainsi dire le point zéro : ses tableaux se situent essentiellement dans l'ordre conceptuel, thématique (spécialement dans le pathémique).

Il est vrai qu'en associant le figuratif seulement aux cinq sens (vue, odorat, ouïe, goût et toucher) - comme nous l'avons fait nous-même jusqu'ici - on pouvait le considérer comme d'une autre nature que le thématique relevant, lui, du pur conceptuel (cognitif et/ou pathémique).

D'un point de vue méthodologique et pédagogique, on paraissait y gagner en précision, en facilité aussi au plan de l'analyse. En revanche, dans tel ou tel cas concret on se demandait tout de même souvent si une unité donnée relevait du figuratif ou du thématique, la ligne de démarcation, comme nous venons de le noter, étant bien souvent difficile à tracer entre les deux pôles, le dernier mot revenant en fait au contexte.

Ce qui n'exclut pas qu'il puisse exister du thématique «pur» (ex : le discours de la logique, celui des mathématiques, de la philosophie, etc.) d'ordre strictement conceptuel (relevant des structures mentales), tout comme du figuratif «pur» (roman «réaliste», peinture figurative, photographie, etc.) évoquant au plus près le «monde naturel». Autrement dit, nous conservons notre opposition classique entre le thématique et le figuratif, mais en considérant que l'on peut passer graduellement d'un terme à l'autre.

Ce faisant, nous nous fondons naturellement - au moins implicitement - sur la relation paradigmatique («ou»...»ou»...»ou»). En effet, l'écart entre les deux pôles de la relation peut être articulé de manière graduelle selon un jeu de traits différentiels, de nature scalaire.

Ajoutons enfin que cette distinction du thématique et du figuratif se fonde aussi, à nos yeux, sur une forme de la relation syntagmatique, à savoir la présupposition unilatérale

(dite aussi «simple»). Nous voulons dire par là que le figuratif présuppose le thématique (qu'il soit pragmatique, cognitif ou pathémique), alors que l'inverse n'est pas vrai.

Dans cette perspective, il nous semble que la zone du thématique peut inclure du figuratif, alors que cette relation d'inclusion ne saurait jouer dans l'autre sens, conformément au rapport générique vs spécifique.

Bien entendu, en disant que la distinction entre thématique et figuratif est de nature relationnelle et non substantielle, nous reconnaissons - comme déjà dit précédemment - que c'est seulement le contexte qui peut nous permettre de situer l'un et l'autre pôle de la catégorie : le même donné pourra, selon les cas, être rattaché aussi bien au figuratif qu'au thématique. Rappelons par exemple que, dans les *Mythologiques* de C. Lévi-Strauss, le «code astronomique» ou le «code sociologique» ont une fonction purement thématique, comme il en va de même de l'opposition nature vs culture, toutes données qui, dans un environnement autre, pourraient être rapportées au figuratif.

Cela dit, une question pourrait être posée lors de l'interprétation thématique du figuratif, par exemple lorsque les «larmes» peuvent être rapportées aussi bien à la /joie/ qu'à la /tristesse/. Ceci ne saurait pourtant être une objection à nos propositions dans la mesure où nous avons toujours reconnu qu'il n'y avait jamais de relation bi-univoque entre le thématique et le figuratif. Dans ce cas, la gradualité se situera soit entre les «larmes» et la /tristesse/, soit entre les «larmes» et la /joie/, le rapport entre le spécifique et le générique restant respecté (ainsi entre «pleurer» et «être joyeux» se placerait «avoir la larme à l'œil»). Ailleurs un même élément figuratif pourra correspondre, le cas échéant, à plusieurs thèmes : mais le principe reste le même.

Nous avons dit plus haut que l'organisation narrative sous-jacente n'est évidemment pas un critère suffisant pour distinguer le thématique du figuratif, mais pour autant il semble qu'il s'agisse là d'un critère à tout le moins nécessaire.

Comme nous l'écrivions - A.J. Greimas et moi-même dans *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Hachette, 1993, 4<sup>e</sup> éd. 2001), «du point de vue de l'analyse, le thème peut être reconnu sous la forme d'un **parcours thématique** qui est un étalement syntagmatique d'investissements thématiques particuliers, concernant les différents actants et circonstants de ce parcours (dont les dimensions correspondent à celles des programmes narratifs) : la thématisation opérée pouvant être soit davantage concentrée sur les sujets, les objets ou les fonctions, soit plus ou moins également répartie sur les éléments de la structure narrative».

Et nous ajoutons, toujours à propos de la même entrée («thème») : «si l'on arrive à réunir le sémantisme disséminé tout au long du parcours thématique et si on le condense, à l'aide d'une dénomination appropriée, comme l'ensemble des propriétés du sujet effectuant ce parcours (exemple : le parcours «pêcher» résumé en «pêcheur»), on obtient un rôle thématique qui n'est rien d'autre que la thématisation du sujet de faire, maître de son programme narratif».

Dans cette optique, on voit que, méthodologiquement parlant, on part d'un ensemble de figures (ou configuration) que l'on peut regrouper selon les contextes en «parcours figuratifs» variables : ainsi, le «bedeau», le «sacristain», le «prêtre», l'«église», l'«autel», etc. vont-ils - dans un discours donné - donner lieu au thème du /sacré/, doté qu'il est alors de ses actants et de ses circonstants (par exemple l'espace et le temps). Mais, on le constate tout de suite, ce même thème pourra rassembler d'autres configurations parallèles, en l'occurrence propres à d'autres religions (dans le cas du judaïsme ou de l'islam, par exemple).

On voit ainsi que le thème se place plutôt du côté abstrait, susceptible qu'il est de fédérer, d'articuler des données figuratives concrètes. Cela dit, eu égard au principe de la gradualité entre les deux pôles de la catégorie figuratif vs thématique, on peut naturellement imaginer soit qu'un thème puisse donner lieu à des sous-thèmes, ce qui

permettrait en ce cas d'organiser hiérarchiquement, le cas échéant, les configurations en jeu, soit qu'un thème soit opposé paradigmatiquement à un autre et, corrélativement un ensemble de configurations à un autre.

Ainsi, dans notre analyse de «*Une vendetta*» de G. de Maupassant (in *Sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Hachette, 1991, 4<sup>e</sup> édition : 2001) nous avons pu constater que - dans cet univers de discours - la «vengeance» est une forme tout à fait particulière de la «fidélité», et qu'à son tour celle-ci est, à un rang hiérarchiquement supérieur, une manifestation du «bien». On voit ainsi comment l'on passe par degrés du pôle thématique proprement dit (en l'occurrence, le «bien») à ce qui est un premier pas dans le figuratif, à savoir la «vengeance» (elle-même susceptible de prendre, ailleurs, d'autres formes que celle qui est propre à «*Une vendetta*»).

Sur le plan paradigmatique, dans le cas de cette même nouvelle, l'«absence de vengeance» serait considérée comme une forme de «traîtrise», cette dernière relevant, au plan supérieur, du «mal». Bien entendu, les choix qui sont faits à chaque niveau et dans chaque paradigme sont autant de manifestations de la composante énonciative. Cette hiérarchie est propre à la nouvelle de Maupassant : il est évident que, ailleurs, dans un tout autre contexte, la «vengeance», par exemple, relèvera du «mal» et non du «bien».

Comme l'indiquent en filigrane les courts exemples auxquels nous venons de faire appel, il va de soi que le figuratif et le thématique se distribuent, à leur niveau, selon un catégorisation variable selon les contextes (ex : larmes vs rires, joie vs tristesse, sacré vs profane, fidélité vs trahison, bien vs mal, etc.). Autrement dit, c'est à partir des sémèmes d'un texte, par exemple, que l'on pourra articuler des catégories sémiologiques spécifiques, qui demanderont à être alors hiérarchisées et pourront donner lieu à des catégories isotopiques dans la mesure où elles sont récurrentes.

Il va de soi que plus les sémèmes d'un texte sont riches de traits sémiologiques constitutifs, plus l'on est dans l'ordre du figuratif ; lorsque ces traits sémiologiques vont se raréfiant, on entre corrélativement dans le domaine du thématique. C'est en effet une question de densité sémiologique plus ou moins grande qui permet de différencier le figuratif du thématique.

Ceci veut dire qu'il convient, dans l'analyse textuelle (mais la situation est sensiblement la même par exemple dans le domaine du visuel, où il faudrait opérer des transpositions méthodologiques correspondantes eu égard au signifiant en jeu) de partir du niveau de la manifestation, des formes lexicales (ou visuelles) proposées, pour dégager tout ce jeu des catégories qui rend compte de la cohérence de l'objet sémiotique étudié, de son unité, de son intelligibilité.

Ce que l'on soulignera surtout, c'est l'importance du contexte : le couple figuratif vs thématique ne relève pas d'abord de la «langue» - comme nous y avons fait plus haut allusion - mais essentiellement du «discours» qui l'exploite. Ainsi que nous le disions précédemment, ce qui dans un texte donné apparaît manifestement comme relevant du thématique pourra, ailleurs, être rattaché au figuratif, et *vice versa.*, la relation entre les deux pôles n'étant pas substantielle, seulement relationnelle.

Du même coup, c'est un problème de type énonciatif qui est ici soulevé, tel celui que nous mettions ci-dessus en exergue à propos de l'homologation entre l'«absence de vengeance», la «traîtrise», et, au plan supérieur, le «mal» dans le cas de *Une vendetta*. Il s'agit là, en effet, d'un choix stratégique de l'énonciateur qui organise à sa façon les données sémantiques pour les faire partager par l'énonciataire. Et c'est donc ici que s'ouvrirait, le cas échéant, un autre chapitre entièrement consacré à l'**énonciation**.

## Notes

<sup>1</sup> «Des “motifs” ethno littéraires aux “topoi”», in *Champs du Signe*, sous la dir. de M. Ballabriga (Actes du Colloque du GDR «Sémiotique», Albi, 1996). 1998.